

« *Récupérer* des choses
a priori prévues
pour *le rebut*, c'est une
manière de **montrer**
comment les **Brésiliens**
peuvent *improviser* leur
lifestyle »

Humberto & Fernando Campana



Humberto (l'ainé) et
Fernando (le cadet)
Campana en plein
brainstorming pour leur
« Ocean collection »
(Carpenters Workshop
Gallery).

Reneau, Olivier. "IDEAT a rencontré Humberto & Fernando Campana." *IDEAT Contemporary Art*, July/August 2014.
FRIEDMAN BENDA 515 W 26TH STREET NEW YORK NY 10001
FRIEDMANBENDA.COM TELEPHONE 212 239 8700 FAX 212 239 8760



1



2



3



4



5



6

1/ Buffet Fitax réalisé en métal plié pour le premier solo show des Campana sur le territoire américain, à la galerie new-yorkaise Friedman Benda (2013). 2/ Paravent Rocket inspiré par les raquettes de tennis (galerie Friedman Benda, 2013). 3/ Le canapé Cipria Attila (Edra, 2009) superpose neuf coussins recouverts de fourrure de longueurs différentes sur une structure invisible. 4/ La chaise Favela (Edra, 1991, éditée en 2003), un plaidoyer pour la récup'. 5/ La réalisation de la chaise Vermelho, une des premières dessinées par les Campana, nécessite 500 mètres de corde (Edra, 1993, éditée en 1998). 6/ Chaise Jenette dont le dossier est constitué de baguettes en PVC (Edra, 2005).

Vrais-faux jumeaux nés à huit ans d'écart, Fernando et Humberto Campana élaborent un design haut en couleur aux inspirations très variées : artisanat, sculpture, recyclage, poésie... qui leur permet de composer des objets hybrides bien souvent en dehors des courants esthétiques dominants. Si ce n'est que la durabilité est devenue un mot d'ordre à la mode qu'ils se sont très tôt approprié. Rencontre exclusive IDEAT dans leur atelier à São Paulo.

Propos recueillis par Olivier Reneau

VOUS N'AVEZ PAS VRAIMENT FAIT D'ÉTUDES POUR DEVENIR DESIGNERS...

Humberto : Je suis diplômé en droit de l'université de São Paulo, mais je n'avais aucune envie de devenir avocat... Je voulais devenir artiste mais c'était très compliqué de se déclarer comme tel à cette époque, en 1972. La dictature militaire était alors très forte. Ce n'est qu'après mes études, en 1977, après avoir tout de même travaillé dans les bureaux de la coopérative de cacao de Bahia, que j'ai développé un travail de sculptures.

Fernando : Il s'agissait de la pire époque de la dictature, avec une vraie de chasse aux sorcières après les communistes. Et les artistes étaient forcément des communistes (sourires). Pour ma part, j'ai suivi des études d'architecture mais un peu plus tard puisque nous avons huit ans de différence.

EN EUROPE, ON PARLE PEU SOUVENT DE LA DICTATURE BRÉSILIENNE, EN REGARD DES AUTRES RÉGIMES QUI ONT SÉVI EN ARGENTINE OU AU CHILI PAR EXEMPLE...

Fernando : Le coup d'État militaire a eu lieu en 1964 et le retour à la démocratie ne s'est amorcé qu'à partir de 1978, pour finalement se rétablir pleinement en 1985. Ces deux décennies ont fait beaucoup de ravages au niveau de la culture et de l'éducation. Avant cette période, le Brésil était en plein progrès social, avec notamment le lancement du projet de Brasília. Le français était par exemple la première langue étrangère officielle (en français). On lisait les classiques à l'école publique. Ensuite, le régime militaire a cherché à tout prix

à écraser l'éducation pour mieux contrôler le peuple par l'ignorance...

ET COMMENT VOTRE TANDEM S'EST-IL FORMÉ ALORS ?

Humberto : Une fois ma carrière d'avocat totalement abandonnée, j'ai suivi des cours de sculpture en travaillant la terre, le métal. Un peu auparavant, j'avais commencé à réaliser des objets - disons d'artisanat décoratif - pour un ami architecte qui les revendait à ses clients. Un jour, j'avais vraiment besoin d'aide et Fernando est venu m'assister. À ce moment-là, il était en train de finir ses études d'architecture et notre collaboration a démarré comme cela, spontanément.

Fernando : À peu près au même moment, j'ai aussi trouvé un job d'assistant de montage à la biennale d'art. Je me suis retrouvé à aider Daniel Buren pour la réalisation de son installation, j'ai rencontré Keith Haring, Anish Kapoor, Sandro Chia, Tony Cragg, les artistes de Fluxus... Cette biennale de 1983 a été une très bonne édition. Elle a également été une formidable ouverture sur l'art international. Cela m'a ouvert les yeux : je voulais aussi créer des choses par moi-même.

ET LE DESIGN ALORS ?

Fernando : Nous n'avons pas décidé d'être designers plutôt qu'artistes. C'est la sculpture qui nous a guidés vers le design. Comment faire que nos sculptures soient aussi fonctionnelles ? Un jour, après une sorte de prise de conscience par rapport aux objets décoratifs qu'il fabriquait, Humberto a décidé de dessiner une chaise. Il a évidé une plaque de métal en suivant le dessin d'une spirale pour constituer le dossier. Spontanément, j'ai repris la spirale qui devait aller à la poubelle pour réaliser un autre dossier de chaise. Les deux chaises se ressemblent mais sont différentes. La collection « Inconfortable » est née comme ça.

Humberto : Et puis, il y a eu un déclic : nous avons montré ces pièces au directeur du musée d'Art de São Paulo, Pietro Maria Bardi, le mari de l'architecte Lina Bo Bardi. Il nous a proposé de les présenter dans la cafétéria du MASP. C'était loin d'être une salle d'exposition mais nous étions déjà ravis ! Les propriétaires de la galerie Nucleon 8, qui réalisaient des éditions de meubles des modernistes brésiliens, sont venus nous rencontrer car ils cherchaient

à promouvoir le nouveau design brésilien. Immédiatement, ils nous ont proposé de venir exposer chez eux dans une vraie salle plutôt qu'à la cafétéria. La galerie se trouvait en plein quartier de Vila Madalena, aujourd'hui devenu très trendy. Mais à cette époque, en 1988-1989, c'était un quartier extrêmement populaire, avec un grand marché et des échoppes de toutes sortes.

Fernando : Si nous avions montré nos pièces au MASP, notre carrière serait plutôt allée vers l'art... C'est cette exposition chez Nucleon 8 qui nous a orientés vers le design. Le choix du nom « Inconfortable » marquait déjà une certaine opposition avec la production de l'époque au Brésil qui ne faisait que copier le design italien.

QUEL ACCUEIL AVEZ-VOUS REÇU ?

Fernando : On peut dire que cette exposition a fait un vrai buzz en ville car c'était la première fois que des créateurs recycloient des matériaux et les transformaient en quelque chose d'esthétique. Il y avait vraiment l'idée d'une exposition-manifeste sur ce que peut être un intérieur. Ensuite, Nucleon 8 nous a proposé deux autres expositions en 1990 et en 1993. Après la seconde, nous avons décidé de travailler à partir d'autres matériaux que le métal découpé et soudé. Nous aurions pu continuer mais cela devenait trop facile. Nous avons donc présenté des chaises conçues à partir de matériaux de récupération, qui sont depuis devenues des chaises très connues à travers les éditions qu'Edra en a faites : *Favela* (en bois) et *Vermelha* (en corde).

JUSTEMENT, EN QUOI VOTRE COLLABORATION AVEC LA MAISON EDRA EST IMPORTANTE DANS VOTRE PARCOURS ?

Fernando : Le critique Marco Romanelli, qui écrit dans la revue *Domus*, avait découvert notre travail et écrit un long papier sur nous.

« Si nous avions montré nos pièces au MASP, notre carrière serait plutôt allée vers l'art »

Le patron d'Edra, Massimo Morozzi, nous a découverts comme cela. Il a été le premier industriel du design à venir nous voir et à nous proposer d'éditer la chaise *Vermelha*. D'ordinaire, on ne trouve ce genre d'assises qu'en galerie, en série limitée. Lui a décidé de la produire en masse en développant un processus pour gérer les longueurs de corde, 500 mètres au total. Mais cela reste tout de même très artisanal par rapport à des chaises en plastique injecté... Ici, il faut deux jours pour en réaliser une, même si les ouvriers ont trouvé un moyen pour optimiser le « tissage » de la corde (cf. IDEAT #86). Chacune est unique. C'est d'ailleurs un peu le cas pour de nombreuses pièces que nous avons créées et qui sont éditées en grandes séries.

FINALEMENT, IL N'Y A QUÉ QUINZE ANS QUE VOUS ÉDITEZ VOS OBJETS DE MANIÈRE INDUSTRIELLE...

Fernando : Oui, *Vermelha* est bel et bien notre première chaise éditée en production industrielle à partir de 1998, même si elle a été dessinée en 1993. La *Favela*, elle aussi éditée par Edra en 2003, a d'ailleurs été conçue plus tôt, en 1991.

Humberto : La *Favela* est très représentative de cette période où nous avons dû réorienter notre production. Nous n'avions pas un sou devant nous. Alors nous nous sommes mis à mieux observer notre environnement pour voir comment il fonctionnait, en récupérant des choses a priori prévues pour le rebut. Cette chaise est en quelque sorte le reflet de la société brésilienne de l'époque. C'était une manière de montrer comment nos compatriotes peuvent improviser de manière spontanée leur art de vivre.



VOUS PENSEZ QUE VOTRE TRAVAIL EST AVANT TOUT UN TRAVAIL D'OBSERVATION ?

Humberto : Pas seulement car nous avons par exemple développé une chaise en plastique. Mais nous n'avions pas à l'époque les moyens d'accéder à des procédés industriels tels que l'injection. Là encore, il s'agissait d'une sorte d'objet-manifeste réalisé en papier-bulle et qui déclarait que nous pouvions produire un objet en plastique mais en suivant d'autres schémas que ceux de l'industrie. Notre objectif est de transposer des matériaux déjà utilisés dans un autre univers, leur donner une nouvelle vie. São Paulo est une ville parfaite pour cela.

Fernando : Si je peux ajouter quelque chose... São Paulo est une ville de découpage, pas de paysage. On doit y créer la beauté car elle n'existe pas. Les Paulistes doivent faire cet exercice. Alors qu'à Rio, c'est normal. L'endroit est d'emblée poétique. Ici, c'est industriel.

ÉTIEZ-VOUS ATTACHÉS À LA NOTION D'ÉDITION LIMITÉE ?

Humberto : Non, à l'époque nous fabriquions à la demande. Et tout ce que nous gagnions, nous le remettions dans la production. Notre mère s'est souvent demandé quand nous allions enfin gagner un peu d'argent avec ce que nous faisons... Nous avons cru à ce que nous faisons sans nous laisser aller à la facilité du mainstream qui aurait par exemple consisté à dessiner chaque année des meubles pour le Salon du meuble de Milan.

ET COMMENT VENDIEZ-VOUS ?

Humberto : Nous donnions plus que nous ne vendions... À des amis ou à des gens qui nous prêtaient un coup de main. Il y a eu aussi des amis d'amis qui étaient collectionneurs et qui ont eu l'œil en achetant les premières séries.

LE SALON DU MEUBLE DE MILAN EST TOUT DE MÊME ARRIVÉ DANS VOTRE AGENDA... À QUAND REMONTE VOTRE PREMIÈRE PRÉSENCE À MILAN ?

Fernando : À 1998, pour la présentation de la chaise *Vermelha*. La même année, nous avons eu une exposition au MoMA avec Ingo Maurer. Paola Antonelli, sa curatrice, a eu l'idée d'organiser cette confrontation entre deux entités créatives : d'un côté l'aspect rude de la low-tech avec nos réalisations et de l'autre, la



technologie et la sophistication avec les luminaires d'Ingo Maurer. Nous étions très intimidés à l'idée de partager une exposition avec lui. Mais Ingo Maurer a été formidable, très généreux, et je pense que l'exposition a très bien fonctionné.

Humberto : Toutefois, nous n'avons pas pu rapporter les meubles car nous n'avions pas d'argent pour le transport retour. Nous avons donc dû les vendre sur place, à New York. Cela semble paradoxal car c'était le premier show de designers brésiliens au MoMA. Il y avait eu des architectes comme Niemeyer mais jamais de designers. Et il y a eu très peu d'échos ici, au Brésil.

IL EST ÉTONNANT DE CONSTATER QUE VOTRE SUCCÈS EST TRÈS RÉCENT...

Fernando : Et au Brésil, c'est encore plus récent ! Les gens ne nous reconnaissent que depuis quelques années. Nous avons eu du succès avec « Inconfortable » mais dans un cercle très réduit. Tout ça a pris beaucoup de temps pour arriver aux yeux du consommateur moyen. Pour vous donner un autre exemple, la plupart des gens ici ne croient pas que le café Campana au musée d'Orsay s'appelle ainsi. Pour eux, c'est inimaginable !

Humberto : La France a été un grand soutien pour nous, notamment pour notre travail d'architecte d'intérieur. Nous sommes notamment

« São Paulo est une ville de découpage, pas de paysage. On doit y créer la beauté car elle n'existe pas »

« La plupart des gens au Brésil ne croient pas que le café du musée d'Orsay s'appelle Campana »

en train de développer un bistrot et un restaurant de poisson dans le cadre du projet de la Jeune Rue à Paris, ainsi que de rénover le café de la Maison de l'Amérique latine dont l'ouverture est prévue pour la fin de l'année.

VOUS N'AVEZ JAMAIS SONGÉ À PRENDRE CHACUN VOTRE PROPRE VOIE ?

Fernando : Non, pas vraiment, nous sommes très complémentaires. Nous fonctionnons parfaitement bien ensemble. Humberto travaille plutôt comme un sculpteur, directement sur des prototypes à l'échelle 1 tandis que je passe plutôt par le dessin. Et à un certain moment, nous conjuguons nos recherches et nos efforts.

Humberto : On invite aussi parfois des artisans ici, pour réfléchir avec nous à ce que l'on peut développer ensemble. Cela me plaît de maintenir des traditions qui disparaissent, voire de les projeter dans des réalisations innovantes. Cette chaise de jardin en plastique, customisée avec du rotin, est un parfait exemple de ces collaborations. Le but est de donner de la sophistication à un travail manuel basique.



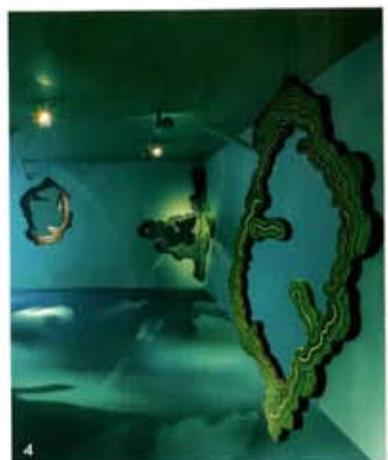
VOUS AVEZ TOUT DE MÊME HUIT ANS DE DIFFÉRENCE...

Fernando : Oui, c'est vrai. D'ailleurs, pendant notre enfance, Humberto me torturait mais il faut bien avouer que j'étais une vraie peste (rires). Nous sommes sans doute très proches du fait de notre enfance à la campagne. Nos parents étaient installés à Bratas, dans l'état de São Paulo, car nos grands-parents, des immigrants italiens, y étaient venus pour la culture du café. Pour nous, cette vie était un peu comme un safari au quotidien. Un autre point important a été le cinéma : notre village disposait d'une salle d'art et essayait avec une programmation incroyable, une vraie fenêtre sur le monde, riche de projections renouvelées tous les deux jours. Nos parents étaient conscients de l'importance de maintenir ce lien avec la culture. On a vécu une vie hybride, entre nature et culture. On cherchait souvent à reproduire dehors ce que nous avions vu à l'écran, mais sans conformisme. C'est sans doute notre force. D'une manière générale, le contexte du Brésil a forgé notre état d'esprit imprégné de mixité. Le Brésil est très différent du reste de l'Amérique latine. Il n'y a pas que l'influence portugaise qui a construit ce pays. Les indiens, les Africains mais aussi toutes les communautés, religieuses, culturelles ont leur part de responsabilité.

FERNANDO, VOUS VENEZ DE L'ARCHITECTURE. VOUS N'AVEZ JAMAIS EU ENVIE DE CONSTRUIRE UN BÂTIMENT ?

Fernando : J'ai dessiné de manière un peu improvisée une partie des locaux où nous travaillons désormais. Le reste a été complété par des amis architectes. Mais nous venons justement de finir une maison pour un homme d'affaires italien installé à São Paulo. Il s'agit d'un immeuble sur quatre niveaux dont nous avons recouvert toute la façade avec de la paille. Des architectes ont conçu le bâti et nous, nous avons organisé les finitions autour de principes qui gèrent les questions thermiques de manière assez naturelle, sans renier le confort.

Humberto : Ce client nous avait d'abord contactés pour sa société. Nous avons conçu une salle de réunion qui se déploie dans un jardin autour d'un arbre. Il a beaucoup aimé et nous a ensuite demandé de travailler pour lui, à titre personnel. La maison a nécessité une an-



née de développement. Et ce n'est pas terminé ! (rires)

SI VOUS AVIEZ UN RÊVE...

Fernando : Réaliser un parc, un jardin... mais dans son intégralité. Nous avons déjà conçu des projets à petite échelle comme une façade pour le magasin de mobilier contemporain Firma Casa à São Paulo en jouant avec ce principe de pare-soleil à l'horizontale que l'on retrouve d'ailleurs dans notre studio. Récemment, nous avons été invités par la ville de Detroit pour réfléchir à la conception d'une promenade le long de la rivière. Un peu dans le genre de la High Line à New York... Nous avons envoyé un projet mais c'est encore en discussion. Évidemment, notre idée est de recycler des éléments des industries automobiles de Detroit... 

1/ Pour fabriquer le fauteuil Favela, des ouvriers assemblent à la main des morceaux de bois semblables à ceux qui servent à construire les maisons des favelas (Edra, 1991, édité en 2003). 2/ Le Café Campana du musée d'Orsay a été dessiné par les Campana, architectes d'intérieur (2011). 3/ Les Campana recyclent à tout-va, même les jouets ! 4/ Miroirs de la collection « Ocean », réalisée pour la Carpenters Workshop Gallery (2013).